

provinces, si la chasse était un privilège détestable au paysan, le gibier était déjà une rareté enviable pour le gentilhomme. Il y a, en particulier, d'étranges vols de pigeons; notre officier en a tiré quarante d'un coup, des soldats assurément en avoir tué quatre-vingts, les Canadiens prétendent aller jusqu'à cent vingt!

"Il semble que ce soit une manne que Dieu nous envoie, puisqu'elle nourrit, pendant quatre mois, tous les habitants du Canada."

Ces habitants—c'est-à-dire les colons et les créoles—"sont grands, robustes et infatigables, surtout pour les marches; fort ignorants, n'ayant aucune idée de science, ne s'attachant qu'à leur commerce; cela n'empêche pas qu'ils soient présomptueux et remplis d'eux-mêmes, s'estimant au-dessus de bien des nations, grands menteurs. Le sang du Canada est assez beau; les femmes y sont généralement jolies, grandes, bien faites, spirituelles, babillardes, maniant la parole avec aisance, paresseuses en tout, et pour le luxe au dernier point." Ce portrait, peu flatteur, est-il fidèle? On peut douter. Ces Canadiens-là avaient nombre de cousines très germanes, aux villes et châteaux du royaume de France; et quant aux hommes, il est fort possible que les officiers des régiments de la Sarre et du Royal-Roussillon leur paraissent tout aussi peu savants, tout autant présomptueux, ne s'attachant qu'à leur avancement, et sinon menteurs—soyons honnêtes en nos propos,—au moins grands habileurs, s'ils arrivaient du pays de leur général.

II

Dès la fin de juillet, Montcalm se mit en route pour le lac Ontario, et sa troupe fit connaissance avec nos auxiliaires des tribus sauvages. Nous voilà ici en pleine réalité, en plein réalisme aussi, et fort loin des Natchez, sensibles et grandiloquents, chez qui le "frère d'Amélie" rechercha le bonheur aux bras de Céluta et reçut la mort d'un coup de sagaie. Chateaubriand, qui en rencontra, les vit "tous barbouillés comme des sorciers, le corps demi-nu, les oreilles découpées, des plumes de corbeau sur la tête et des anneaux passés dans les narines". Un petit Français, poudré et frisé, habit vert pomme, veste de droguet, jabot et manchettes de mousseline, raclait un violon de poche et faisait danser *Madelon Friquet* à ces Iroquois... On lui payait ces leçons en peau de castor et en jambons d'ours!...

Ils parlaient, même en ce pays de domination française, à peine quelques mots de notre langue. Les dialogues, fort succincts, qu'on avait avec eux, ne donnent aucune idée des interminables et métaphoriques discours des chefs, dans les romans du lac et de la prairie, de Cooper à Gabriel Ferry. Ils avaient lieu, en anglais, en phrases décousues, disons le mot: en "petit nègre". Le reste semble bien être la broderie des Homères de France et des Etats-Unis.

Les Français de 1756 les montrent portant, l'hiver, ou quand ils vont à la guerre, une couverture de laine ou de peau sur le dos; l'été, ils vont nus, sauf un brayet, sorte de ceinture de drap, et des guêtres qui montent à mi-jambes.

"Ils paraissent assez bien disposés pour nous, écrivait Montcalm à sa mère; ce sont de vilains messieurs, même en sortant de leur toilette, où ils passent leur vie. Vous ne le croiriez pas: mais les hommes portent toujours, avec le casse-tête et le fusil, un miroir à la guerre, pour se bien barbouiller de diverses couleurs, arranger leurs plumes sur la tête."

Les hommes, tout maquillés qu'ils sont, sont encore décoratifs. Il faut déchanter avec les femmes. Les voici au naturel:

"De taille qui passe la médiocre, laides et crasseuses, elles ne peuvent tenter que des sauvages; elles portent les cheveux roulés, derrière le dos avec un cordon, ou mis dans une poche de fer-blanc; elles sont couvertes depuis les épaules jusqu'au genou."

O Céluta, ô Mila! ô sommeil de René entre les deux jeunes Siminoles sous la pluie de roses de magnolia!

Que René avait raison de dire:

—J'ai laissé des songes partout où j'ai traîné ma vie.

S'il prit pour deux vierges ces deux filles peintes,—sylphides de la forêt,—au moins vit-il les hommes comme ils étaient:

—Des mendiants à la porte d'un comptoir.

Trente ans avant, lors de la guerre d'indépendance, "ils mangeaient encore les prisonniers, ou plutôt les tués: un capitaine anglais, puisant du bouillon dans une marmite indienne avec une cuiller à pot, en retira une main". Main de Français, peut-être, car l'aventure se passait chez les Iroquois, auxiliaires des Anglais. Montcalm observe les mêmes mœurs chez nos Iroquois à nous: bavards, féroces et "cabotins" dans les moelles.

"Il faut avoir avec eux une patience d'ange, écrit Montcalm. Depuis que je suis ici, ce ne sont que visites, harangues et députations de ces messieurs. Les dames des Iroquois, qui ont toujours part chez eux au gouvernement, en ont été aussi..."

"Ces messieurs font la guerre avec une cruauté étonnante. Ils enlèvent tout, femmes, enfants, et vous enlèvent la chevelure, opération dont on meurt pour l'ordinaire, très proprement."

La mode est quasi passée de brûler les prisonniers.

"Nous leur en achetons de temps en temps qui, passant dans nos mains, sont traités suivant les lois de la guerre."

III

Tout compte fait, les campagnes de 1757 et de 1758 furent heureuses. Montcalm repoussa les Anglais et demeura maître de tout le territoire contesté. Mais, pour profiter de